

Collection ligne d'Horizon

SANDY PALACE

Du même auteur :

Dents de lait dans Deletatur, Paraduria et autres nouvelles
(recueil collectif)
Editions Bastet 2004
ISBN 2-915792-00-3

Cam@rdage (thriller)
Editions du Tremplin 2006 - épuisé
ISBN 978-2-35396-008-8

Le testament d'Anna Markowitch dans Bonne route ! (recueil collectif)
Editions Bastet 2007
ISBN 978-2-915792-03-4

Transcanadienne, sur la piste des tueurs en série (web-document 2009)
<http://www.transcanadienne.overblog.com>

Lignes de feu (thriller)
Lignes Imaginaires 2016 – réédition (poche)
ISBN 978-2-9523340-2-0

Une part de rêve à 35 cents (roman)
Editions Atria 2013
ISBN 978-2-918078-47-0

Vingt-cinq nuances de noir (recueil de nouvelles)
Lignes Imaginaires 2016
ISBN 978-2-9523340-1-3

Nord sur blanc (recueil de nouvelles)
Lignes Imaginaires 2016
ISBN 978-2-9523340-3-7

Quelque part vers le Sud (roman)
Lignes Imaginaires 2016
ISBN 978-2-9523340-4-4

CHRISTOPHE DUGAVE

SANDY PALACE

ROMAN

Lignes Imaginaires

Composition de couverture © *ELIOGRAPH*
Crédit photo : Media Co-op – Dominion 2007.

© Lignes Imaginaires 2017/C. Dugave 2009

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-5-1

NB : Ce roman est une œuvre de pure fiction basée sur des faits réels. Le cadre de l'action est donc décrit avec un souci d'exactitude même si certains détails sont adaptés à l'intrigue. Le personnage de Sarah Newman est clairement inspiré de Sarah de Vries mais n'est en aucun cas une représentation fidèle de cette personne, prématurément disparue des rues du Vancouver *Downtown Eastside* en avril 1998. Hellen Mae Hallmark (portée manquante en Août 1997), "Uncle Willie", Wayne Leng et le groupe de rock 24Seven sont mis en scène ou évoqués avec leurs noms réels bien que certains anachronismes et inexacitudes soient voulus par l'auteur pour les besoins de l'histoire. D'autres personnages, auxquels il est fait référence sans qu'ils soient nommément cités, ont également existé.

A tous nos Enfants...

Ce récit est le fruit du télescopage de deux histoires vraies, l'une personnelle et anodine, l'autre médiatique et dramatique. Il s'agit pourtant d'une pure fiction bien qu'elle s'inspire de faits réels. Sans doute est-elle une forme de vérité.

*"Amour trop bref, amour trop long,
On achète, on vend son désir.
Certains le tuent avec des larmes
Et d'autres sans même un soupir.
Car si chacun tue ce qu'il aime,
Chacun n'a pas à en mourir."*

Oscar Wilde (1854-1900)
"Balade de la geôle de Reading"
Reading, Berkshire, 7 juillet 1896
(Traduction de Jean Guiloineau)

Sommaire

SANDY PALACE.....	2
Préambule.....	12
1.....	15
2.....	28
3.....	39
4.....	56
5.....	65
6.....	75
7.....	93
8.....	104
9.....	116
10.....	126
11.....	139
12.....	153
13.....	167
14.....	179
15.....	187
16.....	200
17.....	206
18.....	220
19.....	233
20.....	244
21.....	252

22.....	268
23.....	285
24.....	299
25.....	311
26.....	326
27.....	335
28.....	348
29.....	361
30.....	372
31.....	382
32.....	394
33.....	404
34.....	418
35.....	430
Epilogue.....	438
Piggy Palace,.....	447
la véritable histoire.....	447
Inspirations.....	449

Préambule

Le projet de ce roman est né alors que ma femme, mes enfants et moi-même étions en vacances d'hiver dans les Vosges, en février 2007. En réalité, je l'ai imaginé quelques mois plus tard, mais il puise ses racines dans ce séjour en moyenne montagne, alors que la douceur d'un hiver trop clément pourrissait la neige.

Nous revenions de promenade et je tirais la luge de Nicolas, notre benjamin, sur les pentes tavelées de neige que je croyais sans danger. Lorsque je lâchai la cordelette qui nous reliait, il n'y avait aucune raison apparente pour que cette courte glissade s'achevât de manière dramatique. C'était compter sans le hasard – ou mon inconséquence – qui avait fait dévier la luge sur la droite. Et malgré les obstacles, mes cris et ma vaine tentative pour la rattraper, elle avait continué sa course hors du champ habituel de la piste qui n'était pas sécurisée. Nicolas, qui n'avait que quatre ans, ne pouvait infléchir sa trajectoire ni même freiner sa chute. Le destin voulut que cette glissade connaisse une fin heureuse sur un épais tapis d'aiguilles de sapin exempt de neige, à

exacte distance d'un rocher à la découpe agressive, d'une ravine abrupte et pierreuse, et du tronc rugueux d'un conifère bardé de chicots acérés. Nicolas était chanceux, il en était sorti indemne ; moi pas. J'avais l'impression d'avoir trompé sa confiance. La trahison allait donc marquer cette histoire.

Je n'ai pas donné cette même chance à Sandrine. Peut-être parce que la vie d'une héroïne de roman ne vaut pas grand-chose. Peut-être aussi pour conjurer le mauvais sort sans m'affranchir de ma peur rétrospective. Sans doute surtout parce que la déchéance tragique de Sandrine Berthaud est nettement moins incroyable que ce dénouement heureux d'un incident réel que je raconte parfois avec une pointe de culpabilité dans la voix et une désagréable sensation dans le ventre.

Il n'y avait apparemment aucune raison pour que Sandrine s'envole seule pour le Québec puisqu'elle n'était pas majeure. Enfant sans problèmes, issue d'une famille aisée de la vallée de Chevreuse, elle ne courait guère le risque d'échouer dans le DOWNTOWN EASTSIDE, le quartier le plus pauvre de Vancouver et du Canada tout entier. Et pourtant, de folies en galères, elle s'est retrouvée prisonnière du LOW TRACK, les bas-fonds.

Le 12 juillet 1998, la France gagnait la coupe du monde de football. La joie et l'enthousiasme débordaient dans les rues et allaient, pour un temps, doper l'économie et dissimuler les problèmes, annonçant le printemps des start-ups. Personne ne se préoccupait encore vraiment du passage à l'an 2000. A COURCELLE-SUR-YVETTE, il faisait beau et raisonnablement chaud en cette fin de soirée et Sandrine guettait l'arrivée de sa grande sœur Cécile.

A Vancouver, le ciel s'ennuageait périodiquement avec un vent changeant qui maintenait la température aux alentours de 17 °C. Et dans le DOWNTOWN EASTSIDE, la vie suivait son cours. Une autre vie, dans un autre monde.

Au coin de Pender Street et de Gore Avenue, dans le cœur du Skid Row, Angelina Tsupach venait d'être interpellée pour détention de drogue.

Lucy Roy quittait un client avec trente dollars en poche et reprenait aussitôt son poste sur Main Street, non loin du Georgia Viaduct.

Et Sarah Newman remontait East-Hastings à la recherche d'un revendeur d'héroïne, la peur au ventre et le froid dans les os, comme chaque jour depuis sept ans.

1

– Salut ma vieille !

Radieuse sur le perron, Cécile brandissait les documents estampillés aux couleurs de "Nouvelles Frontières". Elle était allée les chercher la veille et semblait ne pas les avoir lâchés depuis.

Sandrine marmonna un vague bonjour.

– Départ le 15 août, Roissy terminal charters.

– Super ! s'exclama Sandrine en levant les yeux au ciel.

Parfois, Cécile était grotesque et elle exaspérait sa petite sœur quand elle se comportait comme une gamine, trépignant de joie devant une surprise, plaisantant d'un rien, tournant le moindre propos en dérision...

Oui, c'était elle, Sandrine, la plus jeune et pourtant la plus grande, sérieuse, posée, inquiète.

Elle s'empara des papiers que brandissait Cécile, une simple liasse d'imprimés griffés de rouge. Rien d'aussi romantique que ces cartes vernissées aux cryptages mystérieux qui permettaient d'accéder aux avions, au voyage, au rêve.

– "*Voucher*", c'est quoi, ça ? demanda Sandrine.

– J'sais pas. C'est à échanger à l'aéroport...

– Ce sont pas vraiment les billets alors !

Cécile roula des yeux, feignant la contrariée qui chiffonnait ses traits sans toutefois parvenir à masquer son excitation. Son haussement d'épaules secoua le carré ample de sa chevelure blonde.

– Comme ça, tu vas être débarrassée de ta grande sœur chiant pendant trois longues semaines !

– C'est ça le bon côté, parce que moi, tu sais, le Canada... railla Sandrine. C'est froid, c'est grand, y a rien à voir à part des lacs et des forêts... Tu m'offres le voyage, je ne dis pas non, mais à choisir, je préfère l'Italie.

Cécile répondit par une expression blasée et se tourna vers Quentin qui demeurait figé dans l'entrée, étranger à la joute verbale des deux sœurs.

– Elle préfère l'Italie ! L'Italie, avec le Pont des Soupirs et les beaux gondoliers... Ma sœur a un cœur d'artichaut ! Le Canada, c'est autre chose tout de même ! Toi qui lis tant, Jack London, Frison-Roche, Bernard Clavel, ça ne te dit rien ?

Puis elle avança dans l'entrée et balança sa veste sur un fauteuil Voltaire avant d'ajouter d'un air docte :

– En plus, en été, il fait chaud.

– Alors, ça ne va pas calmer tes bouffées de chaleur !

Cécile ouvrit la bouche pour répliquer, mais elle renonça et apostropha Quentin qui rêvassait toujours dans l'encadrement de la porte :

– Rentre bêta, d'ailleurs, faut se dépêcher si tu veux regarder la finale. Tu connais la règle ici.

Prenant un air sentencieux, perchée sur ses ergots, elle déclara en articulant bien chaque syllabe :

– Pas de télévision en mangeant !

– Exactement Mademoiselle, rétorqua Elise Berthaud qui sortait de la cuisine, s'essuyant les mains sur un torchon multicolore. Et ce n'est pas la peine de se payer ma tête, vous

êtes en retard tous les deux.

La maman de Cécile et Sandrine avait pris un air sévère qui ne déparait pas son maintien strict. C'était une grande femme à la chevelure claire et aux yeux vert d'eau. Sa poitrine ferme bien dessinée et son bassin aux courbes harmonieuses ne trahissaient guère le fait qu'elle avait nettement passé la quarantaine. Elle avait une certaine classe malgré sa tenue décontractée et son visage au teint pâle encore exempt de rides visibles exprimait plus de bienveillance que de douceur.

Cécile rassura sa mère qui manifestait un peu d'impatience :

– On fait vite, juste le temps de ranger les billets.

Elle se tourna vers Quentin.

– C'est moi qui les garde ?

Le jeune homme prit un air amusé.

– Si tu veux. Les perd pas, c'est tout ce que je demande...

Avant même que Cécile ait ouvert la bouche, sa mère lui cloua le bec :

– Ça ne serait pas la première fois que tu égares quelque chose... Surtout dans ta chambre, ce qui n'a rien d'étonnant ! Je suis rentrée pour déposer le linge et je n'ai pratiquement pas réussi à poser un pied devant l'autre.

Et elle ajouta sur un ton qu'elle voulait sévère :

– Bonjour quand même !

Cécile s'approcha de sa mère, se haussa sur la pointe des pieds et déposa sur sa joue un long baiser dont elle exagéra la durée et l'intensité. Puis elle se rua dans l'escalier en gloussant avant d'entrer dans sa chambre. On l'entendit fourrager un moment en hurlant à tue-tête « *We will, we will rock you!* ».

– Cécile est folle mon pauvre Quentin... soupira Elise Berthaud. Cela me fait presque peur de savoir qu'elle s'en va si loin ; elle a dix-huit ans et parfois, j'ai l'impression qu'elle n'en a pas quatorze !

– Je t'ai entendue ! beugla Cécile.

Sandrine mima le faciès d'une débile mentale, produisant un mugissement lamentable. Sa mère réprima un sourire.

– Ne te force pas, toi, il y a bien assez de ta sœur ! Allez, à table, j'ai fait de la salade de pâtes avec du surimi et de la mayonnaise.

Quentin leva les deux pouces en signe d'approbation, arborant un sourire ravi.

– Ça fait grossir ! hurla Cécile depuis le premier. Sandrinette, tu peux venir une minute ?

– Tu m'appelles encore une fois comme ça et je ne viens pas !

– OK, mais monte quand même, c'est important.

Sandrine secoua la tête avec fatalisme avant de rejoindre sa sœur. Arrivée sur le palier, elle poussa la porte entrouverte et fronça le nez, jetant un regard réprobateur sur la chambre en désordre.

– Beurk, tu peux pas aérer des fois, ça sent le phoque chez toi !

– T'occupe, c'est pas ta piaule ! Bon, regarde, c'est super important...

Cécile brandissait les deux bons d'échange ainsi qu'un passeport tout neuf et une enveloppe ventrue.

– T'es témoin, je range ça ici : les billets et les "résas" d'hôtels, mon passe et le fric. Comme ça si je perds la tête pour de bon...

Elle glissa les documents dans la pochette intérieure d'un gros sac de voyage vide qui s'effondra avec un soupir de cuir torturé.

Sandrine haussa les épaules.

– Tu as le temps de les déplacer cent fois et de les perdre !

– Non, ce sac, j'y toucherai juste pour le remplir la veille du départ.

– D'accord, admit Sandrine en levant la main droite avec une expression faussement solennelle. Quand tu chercheras tes papiers, je pourrai témoigner que tu les avais placés là, aujourd'hui dimanche 12 juillet 1998 à 20 heures 10 !

Puis, redressant une poupée Russe en bois tourné,

chamarrée, chamboulée sur une étagère, elle ajouta :

– Pourquoi tu ne les as pas laissés à Quentin ? Il retrouve toujours tout lui !

– Le Canada, c’était mon idée.

– Je ne vois pas le rapport...

Renonçant à épiloguer sur le sujet, Cécile agrippa sa sœur par la taille et l’entraîna au milieu de la pièce, bousculant livres, feuilles éparses et pièces de vêtements abandonnées au hasard de ses hésitations vestimentaires, avant de se placer aux côtés de sa sœur, face à un miroir.

– Qu’est-ce que tu vois ?

– Ben, toi et moi... murmura Sandrine, dans l’expectative.

– Ouais, sauf que moi, j’ai un gros cul !

– Mais non, tu ne vas pas recommencer... Moi, j’ai pas assez de poitrine et j’en fais pas une affaire d’état. De toute façon, la mieux, c’est Maman. Elle a tout pour plaire.

Cécile éclata de rire et singea Sandrine en minaudant :

– Oh, ma petite Maman ! Elle est si belle, elle a du chien...

Puis elle examina sa sœur dans la glace de la garde-robe. C’était en miniature le portrait de leur mère alors qu’elle-même accusait une silhouette plus lourde, même si elle dépassait un peu en taille sa cadette.

– En tout cas, t’es plus belle que moi. Un jour, tu vas me piquer Quentin.

– N’importe quoi ! En plus, c’est pas mon type...

– Tu ne le trouves pas bien ? demanda Cécile d’un air inquiet.

– Mais si, comme futur beauf il est parfait. Il est gentil et tout et tout, mais c’est pas mon genre, alors pas de panique ! Et viens manger, on nous attend, je te rappelle.

– On se ressemble quand même, on dirait des jumelles, tu ne crois pas ?

Sandrine esquissa une moue dubitative, ignorant volontairement la similitude frappante : Mêmes cheveux blonds, bien que ceux de Cécile soient un peu plus foncés et

plus courts, petit nez élégamment retroussé, ovale délicat du visage, peau claire et veloutée sans far ni artifice... Mais à seize ans, Sandrine semblait moins insouciante, plus mature que sa grande sœur, et il arrivait souvent qu'on les confonde malgré la petite différence de stature.

– Ouais, t'es comme moi, en plus grosse et plus moche, plaisanta-t-elle.

Cécile tenta de lui tirer une bourrade mais déjà, Sandrine s'était reculée avant de franchir la porte et de se ruer dans l'escalier.

– Bon, je l'ai bien cherché, marmonna Cécile.

Puis elle lorgna avec malveillance vers la pochette du sac de voyage.

– Putain, ce sac, j'y touche pas jusqu'au 14 août ! Croix de bois, croix de fer, si je mens tu vas en enfer !

Sandrine dormit très mal cette nuit-là, le bas-ventre contracté par l'approche de ses règles, l'estomac ballonné par les bulles du champagne ingurgité en fin de soirée pour fêter la victoire historique des Bleus. Elle n'avait jamais aimé boire en dehors des repas et évitait l'alcool autant que possible. Tant qu'à faire exception, un peu de blanc liquoreux avait sa préférence plutôt que les vins mousseux dont l'acidité lui donnait des aigreurs. La veille, elle avait tout de même cédé lorsque tous l'avaient suppliée d'en boire une flûte pour se joindre à la fête. Champions du Monde... Ça ne voulait pas dire grand-chose pour elle mais Papa et Quentin semblaient si heureux qu'elle avait estimé que s'associer à leur joie était une sorte de devoir filial. Elle n'allait tout de même pas jouer les pisse-vinaigre ! Ils avaient chanté, beaucoup bu, chanté encore... Elle s'était finalement couchée bien après minuit, consciente d'avoir accompli un double exploit : regarder un match de football du début à la fin et supporter ensuite la rediffusion des moments forts assaisonnée de commentaires dithyrambiques. Et alors qu'elle se couchait, elle avait

commencé à ressentir les premières douleurs qui annonçaient une période de sa vie de femme qu'elle supportait mal. Sans compter qu'aux concerts d'avertisseurs sur la rue de Paris, avaient succédé les tressautements du lit, le grincement du sommier dans la chambre de Cécile et les gloussements de la jeune fille qui s'étaient petit à petit transformés en soupirs... Habituellement, Sandrine s'endormait comme une souche et ignorait les débordements amoureux de sa sœur mais cette nuit-là, le sommeil tardait à venir et ces bruits l'avaient agacée plus qu'amusée.

Quand la cavalcade de Cécile dans l'escalier la réveilla en sursaut, elle eut l'impression de n'avoir pas dormi plus de dix minutes. Pourtant, son réveil affichait huit heures, prouvant qu'elle s'était assoupie cinq bonnes heures. Elle tenta de se redresser puis retomba sur l'oreiller, la tête bourdonnante, abrutie, nauséuse. Et son ventre qui lui faisait un mal de chien ! Elle se leva finalement, hésitante, s'assit lourdement sur le bord de son lit et fouilla dans le tiroir de sa table de chevet. Elle dénicha la boîte de Spasfon dont elle goba un cachet pour le fourrer sous sa langue puis se recoucha. Vers neuf heures, Maman toqua à la porte :

– Tu penses à ton entraînement d'équitation, ma Chérie ?

La tête enfouie sous la couette, Sandrine ne laissa échapper qu'un vague murmure.

– S'il te plaît Sandrine, si tu n'y vas pas, le cours est perdu, on ne pourra pas le repousser en prévenant au dernier moment. Tu commences juste ton stage d'été...

L'adolescente frappa rageusement le matelas. D'abord Cécile qui avait fait un boucan d'enfer en se préparant comme d'habitude en urgence pour aller prendre son poste de stagiaire dans les bureaux de la Banque Populaire de Saint-Rémy. Elle avait ensuite hurlé comme une perdue afin que Quentin daigne se lever pour la déposer en voiture, déclenchant une nouvelle cavalcade. Et pour finir, l'averse qui avait tambouriné contre les vitres !

Lorsque Sandrine se redressa enfin et ouvrit la porte, sa mère était encore sur le palier, pieds nus, tout juste couverte d'un peignoir. Elle dévisagea longuement sa fille.

– Ça ne va pas ? Tu as vu ta tête ?

Sandrine l'embrassa sans enthousiasme puis se traîna jusqu'à la salle de bain dont elle referma la porte.

– Tu n'es pas malade au moins ? s'inquiéta Elise Berthaud au travers du battant.

Sandrine répondit que non, qu'elle était juste endormie, que c'était le champagne qui l'abrutissait et qu'il ne faudrait plus l'inciter à en boire à l'avenir.

Elle se passa un peu d'eau par la figure, repoussa la douche au retour du poney-club et attacha ses longs cheveux en une queue-de-cheval sommairement ficelée par un élastique. Le miroir lui renvoyait une sale image, mais avec la bombe sur la tête elle ferait illusion. Après s'être habillée, Sandrine fila dans le garage où elle enfila boots et chaps qui se révélaient plus confortables que des bottes, ainsi qu'un gilet sans manche qu'elle endossa directement sur son T-shirt.

– Tu ne manges pas ? cria sa mère depuis la cuisine.

– Pas faim...

– Avale au moins une tartine, sinon tu vas revenir avec la migraine.

De mauvaise grâce, Sandrine s'exécuta. Elle grignota une Cracotte et but une tasse de thé clair blanchi de quelques gouttes de lait.

– Papa revient quand ? demanda-t-elle la bouche pleine.

– Normalement, ce soir.

– Dingue, personne ne fait le pont !

Elise Berthaud prit place à table en face de sa fille, une tasse de café à la main et soupira :

– Ton père n'avait pas trop le choix en tant que directeur adjoint. Quant à Cécile, ça ne fait pas dix jours qu'elle travaille, alors elle ne pouvait pas décemment réclamer une journée et encore moins se faire porter pâle. Et puis il faut bien qu'elle le

mérite, ce voyage !

– Je devrais peut-être travailler moi aussi... murmura Sandrine lorsqu'elle eut terminé son thé au lait.

Sa mère esquissa un sourire attendri.

– Profites-en ma Chérie, ce sont les vacances alors repose-toi. Le reste du temps, tu penses à tes études. Sans compter que l'année prochaine, ce sera le Bac ! Ensuite, tu auras toute latitude pour te trouver un job d'été...

Alors que Sandrine se levait pour ranger ses couverts dans le lave-vaisselle, sa mère vint déposer un baiser sur son front. Ses yeux exprimaient un mélange de tendresse et de fierté qui ragaillardit un peu la jeune fille.

– Tu t'es déjà bien débrouillée pour l'épreuve anticipée de français. Avec le niveau que tu as, tu pourrais prétendre à une mention bien au Bac... Au minimum !

Puis elle plissa les yeux et décocha un regard inquiet vers le visage chiffonné de l'adolescente.

– Tu es certaine que ça va ?

Sandrine détourna le regard, contourna sa mère puis fila dans l'entrée. Comme celle-ci insistait sur un ton soucieux, la jeune fille confirma :

– Oui, oui, c'est juste que je n'ai pas bien dormi et que j'ai mal au ventre.

– Je vois, murmura Elise Berthaud. L'affaire de quelques jours...

Sandrine sortit sur le perron. Au-dehors, l'air encore frais la rasséra. Elle descendit la pente douce de l'allée, passa le portail et prit à gauche en direction de la Grange Martin.

De gros nuages moutonneux se bouscuaient aux abords du plateau de Saclay, ébouriffant leurs toisons sur les hautes futaies. Sandrine prit une profonde inspiration. Un vent frais et humide lui caressait agréablement la peau et, contrairement à ce qu'elle craignait, les voitures étaient rares car nombreux étaient ceux qui avaient accolé leur week-end au congé de la fête nationale. Ainsi, là où d'ordinaire un flux continu de

véhicules empuantissait l'atmosphère, flottait un air agréablement pur. Pourtant, elle n'avait guère de plaisir à parcourir ces quelques centaines de mètres parsemés de flaques d'eau boueuse. Au bout d'un moment, elle commença même à accuser la fatigue et, arrivée au poney-club, elle se sentit épuisée, incommodée par les odeurs de crottin et de fumier macérés qui enveloppaient les abords des écuries. Sans conviction, elle consulta le planning : elle devait monter Franklin et, comme c'était le premier cours de la matinée, il lui fallait le bouchonner et le seller. Elle poussa un soupir découragé : même si elle aimait bien le jeune hongre de cinq ans, c'était une monture au caractère difficile et elle ne se sentait pas prête à batailler pour lui passer le filet. Elle se mit à l'ouvrage avec un manque d'entrain qui ajouta à son découragement. L'affaire prit plus de cinq minutes, le poney refusant de prendre le mors.

– T'as pas l'air dans ton assiette ce matin, lança Virginie, sa monitrice dont le buste se profilait au-dessus de la porte du box.

– J'suis pas en forme...

– Je vois ça. Ça doit même vraiment aller mal pour que tu te tiennes derrière Franklin !

Sandrine réalisa qu'elle était à la merci du cheval qui ruait volontiers et rectifia rapidement sa position.

– Tu es sûre que tu veux prendre ton cours ?

Virginie guettait la réponse de la jeune fille avec une attention désolée, l'observant alors qu'elle attrapait maladroitement la lourde selle en cuir.

– Oui... Enfin, non, je suis désolée.

Virginie entra dans la stalle, soulagea la jeune cavalière du poids de la selle et proposa avec un sourire indulgent :

– Ça vaut mieux, je crois. Même ton tapis de selle est à l'envers ! Tu veux qu'on te raccompagne ?

Sandrine secoua la tête en signe de dénégation.

– J'habite à même pas vingt minutes à pied...

– On remet le cours si tu veux. Tu téléphones pour qu'on le déplace en disant que tu as réglé le problème avec moi.

Sandrine remercia Virginie, s'excusant une fois encore avant de quitter les écuries. Elle croisa un groupe d'enfants, majoritairement des filles, qui commençaient sans doute leur stage d'été. Tous rayonnaient de bonheur, juchés fièrement sur leurs montures avec leurs tenues neuves : bombes impeccables et bottes étroites et galbées. Elle-même ne se reconnaissait pas avec sa mine défaite et son allure de fille de ferme. A la fois honteuse et soulagée, elle mit le cap sur la maison familiale.

En vue de chez elle, Sandrine soupira, penaude et vaguement énervée. Elle se dirigea directement vers le garage, se doutant qu'elle trouverait la porte arrière déverrouillée. Agressée par la senteur acre des pneus et les relents plus piquants de phytosanitaires que son père conservait dans un placard, elle n'y demeura que le strict nécessaire. Après avoir défait ses souliers, elle s'engouffra dans le couloir. Elle perçut immédiatement la voix de sa mère qui se faisait caressante et enjouée. Le ton, plus que les paroles, attirèrent son attention et instinctivement elle s'immobilisa.

– Demain, je pense. Il rentre ce soir... Non, n'insiste pas s'il te plait. J'en ai autant envie que toi mais je ne suis pas toute seule aujourd'hui... Non, c'est beaucoup trop risqué. Promis... Moi aussi, Philippe, je t'aime...

Une boule s'était formée dans l'estomac de Sandrine, une bulle de tristesse et de désarroi qui enflait sous le coup de la trahison dévoilée. Cette douleur-là bousculait toutes les autres. Désarmée, la jeune fille recula silencieusement vers le garage où elle s'enferma de nouveau. Les odeurs mêlées du carburant et des produits de traitements la submergèrent, lui faisant tourner la tête. Sitôt rechaussée, elle se précipita dans la rue, s'accroupit au-dessus d'un avaloir et vomit son petit-déjeuner et son chagrin. Elle resta là de longues minutes, désarmée, rapetassée au bord du caniveau, houspillant sans vergogne une petite mémé qui s'inquiétait de la voir malade.

Lorsque les vomissements cessèrent, elle sentit ses larmes affluer. Pleurer ne lui apporta aucun réconfort. Un homme d'une quarantaine d'années lui proposa de l'aide mais elle l'ignora. Il finit par se lasser et continua son chemin.

Sandrine ne parvenait pas à rassembler ses idées. Son esprit bouillonnait, assailli par une multitude de questions sans réponses. Elle songea alors qu'elle était toujours en vue de la maison, bien reconnaissable avec sa culotte de cheval bleue et sa bombe noire d'où émergeait sa longue queue-de-cheval dorée. Devait-elle se sentir coupable de cette découverte ? Elle en éprouvait déjà de la honte et un immense chagrin. Et plus encore, une incommensurable confusion. En toute hâte, elle recula et alla s'adosser à un platane, un peu plus loin sur la rue, position qui la rendait invisible depuis l'habitation. Accotée au tronc, elle se laissa glisser dans l'herbe du talus.

Elle ne comprit pas immédiatement pourquoi le souvenir des matinées d'enfance, sa mère qui chantonnait, l'odeur du chocolat chaud et des tartines grillées, et le soleil qui jouait dans les voilages lorsqu'elle se réveillait tard, s'imposaient à elle avec autant d'acuité et d'insistance. Comme les morceaux choisis d'une vie résumée, condensée. Et peu à peu, elle prit conscience que ces images étaient les ultimes vestiges d'une enfance qui était en train de mourir.

2

Depuis maintenant plus de deux semaines, Sandrine encaissait les mensonges passifs, les omissions et les non-dits les uns après les autres, comme autant de coups, sans trouver la volonté ni la force de réagir. Sa mère lui parlait ; elle répondait avec une sorte de gêne retenue. Elle évitait discrètement sa présence, fuyant même son sillage ou voletaient les effluves bien reconnaissables de "Poison" de Dior. Elle se dérobaient autant que possible aux marques de tendresse, et si elle devait les supporter, les affrontait comme des coups et des griffures. Elle avait fait disparaître de sa table de nuit la photo qui les représentait, mère et filles en portrait. Le cadre avait fini tout au fond d'un tiroir.

Trahison. Le mot revenait sans cesse, martelant son âme à vif comme un boxeur vicieux s'acharne sur les blessures de son adversaire. Tout semblait s'effriter, s'écrouler comme dans un cauchemar. Elle sentait se déliter le tissu familial, cette trame de liens intimes qui s'était tissée jour après jour et qu'une improbable passade suffisait à distendre et déchirer.

Elle avait fui un moment, aidant au poney-club, cherchant

dans le contact des chevaux un baume qui cicatriserait ses plaies. Les animaux, eux, ne savaient pas mentir. Mais Virginie lui avait fait gentiment comprendre qu'elle n'était pas employée, qu'elle ne pouvait travailler à journée entière, qu'il lui était possible à la rigueur de donner un coup de main avant et après son cours, mais qu'au-delà... C'était un problème d'assurances. Alors elle s'était enfermée dans sa chambre, se goinfrant en secret, rejetant souvent son trop plein alimentaire dans les toilettes de l'étage sans que nul ne s'en doute, cachant les remugles de vomi avec du désodorisant.

Papa n'était jamais là à cause de son travail, trop absent, trop naïf, indifférent peut-être. Il ne parlait guère à Maman, Sandrine s'en rendait soudain compte, et elle percevait entre eux comme une tension sourde et glacée, les prémices d'une rupture. Cécile ne faisait que de brèves apparitions, écartelée entre son job d'été et Quentin. Son manque de clairvoyance frisait l'inconscience. Quant à Maman, elle semblait lointaine elle aussi, comme perdue dans d'autres bras, accrochée à cet ailleurs, donnant à une autre âme cette vie qu'elle leur volait. Et plus le temps passait et plus elle souriait à ses filles. Et cela ne faisait qu'empirer, comme un aveu silencieux de son adultère. Car Sandrine en était certaine : Maman les avait trahis et elle semblait être la seule à s'en apercevoir. Elle la haïssait, la rejetait et l'aimait d'un amour désespéré tout à la fois. Elle exérait bien sûr ce Philippe inconnu dont Elise Berthaud avait prononcé le prénom au téléphone. Mais pour Sandrine, détester un fantôme était difficile. Elle reportait donc son hostilité sur les siens. Et par dépit, elle avait commencé à mépriser ce père si sûr de lui et à rejeter cette sœur futile accrochée au plaisir de l'instant. Et ne plus les aimer comme avant lui broyait le cœur et la laissait anéantie.

L'angoisse étreignait le cœur de Sandrine lorsqu'elle songeait au prochain départ pour le Tarn où ils avaient loué une vaste maison avec piscine dans la région d'Albi pour la deuxième quinzaine d'août. Elle la voyait déjà comme la scène

d'un drame familial à venir. Se savoir la seule spectatrice de cette farce tragique lui semblait intolérable. Une bouffée de désespoir et de colère la submergeait quand elle songeait qu'elle avait elle-même renoncé à passer les premières semaines de vacances chez ses grands-parents pour mieux profiter de ses parents. Si seulement elle était partie dans le Var ! Egarée entre garrigue et plage, elle aurait tout ignoré. Peut-être que rien de tout cela n'aurait existé. Comme elle regrettait à présent ! Cela eut été si simple de ne pas savoir, de pouvoir continuer à feindre, de jouer ingénument la comédie du bonheur...

Elle avait bien songé à appeler Audrey, sa meilleure amie, mais elle doutait d'avoir le courage de tout lui raconter, et de toute façon, Audrey était chez sa tante dans le Morbihan. Restaient Célia et Daphné, deux bonnes copines, mais justement, ce n'étaient que des copines. Ensemble, elles parlaient musique, mode ou cinéma, discutaient des garçons et d'autres choses futiles et drôles, et c'était déjà bien d'ordinaire.

Un moment, dans la panique de sa découverte, Sandrine avait failli se confier à Cécile mais le courage lui avait manqué. Elle avait attendu que sa sœur l'interroge sur son curieux comportement, sa silhouette qui s'arrondissait un peu et rendait encore plus frappante leur ressemblance, ses cheveux ternes et défaits, sa coquetterie défaillante, son manque d'enthousiasme. Mais Cécile était sur son petit nuage. Elle n'avait d'yeux que pour Quentin, son amour, son jouet, le compagnon pour ce voyage tant attendu. Lorsqu'elle ouvrait la bouche, c'était pour raconter ce qu'elle avait lu ou vu à propos du Canada, ce qu'elle allait faire au Québec... Elle rendait ces deux mots pesants, tuant le mystère par la répétition. Elle découvrait la perspective d'une liberté nouvelle que lui procuraient sa majorité, l'argent de son job d'été et son passeport tout neuf. Le présent n'avait plus d'importance. Dans ces moments, Sandrine avait envie de lui attraper la tête pour la forcer à regarder leur mère, de lui hurler dans les

oreilles : « Tu ne vois pas ce qu'elle nous fait ? Tu ne vois pas qu'elle se moque de nous ? ». Mais elle se taisait. Et ces paroles retenues se retournaient contre elle et creusaient sa chair comme des pointes acérées. Dans son cœur dévasté, il y avait un vide béant qu'elle masquait à grand peine derrière le trompe-l'œil du quotidien.

Au piano, elle avait abandonné les mélodies flamboyantes pour des mélopées tristes mais nul ne s'en était inquiété. Personne ne semblait l'écouter d'ailleurs : à force de trop bien jouer, sa dextérité était, elle aussi, passée au registre des habitudes. Sandrine excellait à faire vibrer les tables d'harmonie bien qu'elle ait abandonné les cours sur un coup de tête depuis bientôt un an. Une audition ratée, son professeur déçu. Un abandon sans retour possible. Elle n'avait pas touché un clavier pendant des mois, n'avait repris que très récemment, pour compenser le vide. Personne ne s'en était étonné. Seule, Virginie avait remarqué son manque d'implication, son absence d'allant malgré son assiduité au stage et son désir d'aider. Les poneys aussi, qui n'en faisaient qu'à leur tête. Les animaux sentaient cela. Mais à la maison, nul ne se formalisait de ce changement de comportement : c'était la fin de l'année. Energie à l'étiage, bonne volonté tarie ; chacun attendait les vacances.

A la fin juillet, Sandrine avait pris l'habitude d'attendre sa sœur dans sa chambre, du moins quand elle rentrait à la maison, et parfois quand elle ne rentrait pas. Il lui arrivait même de dormir sur sa couette, espérant secrètement que Cécile la découvrirait, sentirait son malaise, la forcerait à parler et comprendrait à demi-mots. Elle attendait qu'enfin la triste vérité s'impose à elle, si inconséquente, si frivole, si peu sensible au drame qui se jouait dans son propre foyer. Mais à chaque retrouvaille, Sandrine attendait une question qui ne venait jamais. Cécile était déjà partie bien plus loin que l'autre bord de l'Atlantique. Somme toute, cet envol tant redouté ne serait qu'une formalité. Et elle, Sandrine, se retrouvait seule,

piégée par le mensonge, engluée dans le silence trop lourd.

Souvent, des bribes de conversation peut-être mal comprises, des attitudes sans doute mal interprétées lui revenaient en mémoire, s'imposant comme autant de prémices d'un divorce à venir. L'appartement acheté à Saint-Rémy, tout près de la banque où travaillait Papa, la décoration abandonnée à son initiative alors même qu'il laissait habituellement Maman décider de ces détails. Était-ce parce que le bien avait été acquis avec l'argent d'un héritage lui revenant en propre ou bien cela préparait-il sa future garçonnière ? Et puis les sorties à deux, plus rares, la tendresse retenue, les petites attentions absentes, les soirées solitaires chacun dans un coin de la maison... Trop de travail, de préoccupations ? Préliminaires de séparation ? Chaque fois, un détail, parfois infime, orientait Sandrine sur la route du pire.

Bien sûr, s'il devait advenir que l'impossible se produisît, elle ne serait certes pas la première. Beaucoup s'en accommodaient. Daphné n'était-elle pas une enfant de divorcés ? Elle semblait le vivre plutôt bien. Une chambre chez chacun, double Noël et deux anniversaires... Mais il manquait toujours quelqu'un. Célia vivait quant à elle dans une famille recomposée. Recollage, raboutage, cela avait-il vraiment réparé son cœur en miettes ? Elle n'avait jamais caché à Sandrine que, si tout allait bien à présent, les débuts avaient été difficiles. Un passé douloureux construisait-il un avenir radieux ? Elle, Sandrine, ne pourrait pas faire son deuil de la mort du couple parental. Elle le savait, intimement. C'était son cocon, garant de son équilibre. Le bonheur ne se satisfaisait pas des compromis et des petits arrangements. Le bonheur était une pierre précieuse et fragile qui ne s'adaptait qu'à l'écrin originel.

Parfois, dans l'ombre de sa tristesse jaillissaient quelques étincelles d'espoir : le Tarn ; Maman serait de nouveau en tête-à-tête avec Papa et peut-être quelque chose entre eux renaîtrait. Elle se prenait à espérer que cette amourette n'était

qu'une aventure, une passade, un accident de parcours. Ou un pur fantasma. Ou mieux encore, l'amorce d'une manœuvre, d'un appel au secours ou d'une mise en garde. Papa se réveillerait enfin, saurait la reconquérir... Mais tout, chez Maman, lui disait le contraire et l'espérance mourrait bien vite. Elise Berthaud n'était pas moins présente à la maison mais elle semblait souvent absente, compensait les manques par un sourire un peu faux, ou alors Sandrine le percevait ainsi. Pourtant, elle ne fuyait pas. N'était-ce pas elle qui avait tenu à rester à Courcelle en ce début d'été, renonçant à l'invitation de sa sœur et de ses parents sur la côte, prétextant de futiles problèmes de décoration à refaire et de peinture à rafraîchir ? En la voyant partir pour une course ou un rendez-vous, Sandrine ne pouvait s'empêcher de l'imaginer filant rejoindre cet homme dont elle avait deviné les attentes assourdies dans le combiné au lendemain de la finale du Mondial.

Et puis aussi, il y avait les rêves. La nuit ne faisait jamais de cadeau, réveillait les angoisses d'enfant. Ils étaient là, dans la salle à manger autour du repas, sous le Lalique original. Rien dans les assiettes mais l'ambiance était à la fête. Et soudain, la lumière faiblissait jusqu'à n'être plus qu'une incandescence malade. L'ombre étirait sur les visages des sourires carnassiers, sa mère, son père, sa sœur, se métamorphosant sous la lumière mourante.

– Toi, toi, toi, scandaient-ils en la désignant de la pointe de leurs couteaux.

Et la terreur la saisissait, l'enserrait, l'étouffait.

Sa voix était presque imperceptible derrière le martèlement de son cœur qui cadencait ses paroles :

– Pardon, pardon, pardon...

Et elle se réveillait en sursaut, trempée de sueur, grelottant malgré la chaleur.

Et puis parfois encore, il y avait le doute. Et si elle s'était trompée ? Et si tout ceci n'avait été qu'illusion ? Si elle avait mal entendu, imaginé des choses ? Si ce flétrissement des

sentiments qu'elle prêtait à sa mère n'était que le fruit de son imagination ? Savait-elle décrypter l'alphabet de la séduction et les mots d'amour ? Elle se souvenait qu'une fois, alors qu'elle savait tout juste lire, elle avait ouvert une lettre qui contenait des analyses médicales de routine et en avait conclu que sa mère était gravement malade. Elle avait tout gardé en dedans et en avait perdu l'appétit et le sommeil pendant plusieurs jours, persuadée qu'on lui cachait la vérité, jusqu'à ce qu'enfin elle se décide à en parler et que son père la détrompe. Ne vivait-elle pas un cauchemar semblable ? Savait-elle lire les visages, déchiffrer les âmes, comprendre le subtil dosage des sentiments ?

Sandrine devait avoir la réponse quelques jours plus tard.

Ce jour-là, le premier jeudi d'août, Elise Berthaud déclara se sentir souffrante et téléphona pour prendre un rendez-vous chez son médecin habituel. Son mari s'inquiéta et proposa de la conduire avant d'aller à son travail mais elle refusa, le rassurant sur son état, prétextant qu'il s'agissait seulement de maux d'estomac persistants qu'une simple visite de contrôle et quelques médicaments suffiraient sans doute à soigner. C'était de famille, rien d'étonnant. Pourtant Sandrine s'alarma de ce soudain malaise, prenant conscience que sa mère ne s'était pas plainte de problèmes de digestion et que, quelques minutes avant cette déclaration, elle l'avait entendu chantonner. Il faisait un temps magnifique et Elise Berthaud avait enfilé une petite robe blanche qui allongeait sa silhouette et des escarpins immaculés. Malgré son ressentiment, Sandrine n'avait pu s'empêcher de la trouver plus belle qu'à l'ordinaire.

– Tu vas où, M'man ? lui avait-elle demandé avec un air innocent et distrait, masquant le tremblement de sa voix derrière la sûreté du ton et l'agitation de ses mains dans les poches de son jean.

– Chez le médecin.

– T'es malade ?

Elise Berthaud lui avait répondu de ne pas s'inquiéter, que

ce n'était rien, juste un petit embarras gastrique, mais qu'il valait mieux régler le problème avant de partir en vacances. Et dans ses yeux couleur de printemps, Sandrine avait une fois encore décelé le voile du mensonge et cette expression fuyante et désolée qu'elle ne lui connaissait pas.

Sitôt sa mère sortie, Sandrine déclara qu'elle voulait profiter du soleil et se rua dehors, juste à temps pour voir disparaître la Mini Morris verte à toit crème en direction de Saint-Rémy-Lès-Chevreuse. Le médecin traitant de leur mère exerçait à Gif-sur-Yvette, dans la direction opposée, mais peut-être était-il en congé... Un moment, elle resta indécise au bord de l'avenue, puis reflua vers la maison. Son père entraînait dans le garage, s'apprêtant à sortir la 605 ; Cécile était à l'étage, perdue dans ses rangements sans fin... La voie était libre au rez-de-chaussée.

Silencieusement, Sandrine décrocha le téléphone et pressa sur la touche "bis". La numérotation automatique chanta dans le combiné avant de s'échouer sur le timbre lancinant d'une sonnerie sans réponse. Le numéro s'affichait sur l'écran gris du téléphone et elle le mémorisa. Reposant le combiné, elle se saisit de l'annuaire des Yvelines, passant en revue les cabinets médicaux. Cela commençait par "01 30 52", a priori un abonné situé à Saint-Rémy, mais rien ne correspondait parmi les professionnels de la santé. Un moment, elle songea aux renseignements : si le correspondant n'était pas sur liste rouge, on pourrait peut-être lui communiquer son nom. Son estomac commença de se contracter sous l'effet de l'émotion : la peur, la colère, le désespoir y dansaient la sarabande. Elle avala un comprimé de Maalox avec un peu d'eau et, l'espace d'un instant, le malaise sembla se calmer avant de revenir, moins aigu, plus lancinant.

Des bruits familiers ; la porte du garage et les pas de son père dans le couloir. Elle renonça à son projet, se précipitant vers l'entrée. Il s'étonna :

– Je croyais que tu sortais...

Julien Berthaud, sa sacoche en main, regardait sa fille avec une curiosité mêlée d'étonnement. Sandrine se força à lui sourire.

– J'ai appelé Célia. Je vais la voir.

Elle frémit en songeant qu'elle mentait effrontément à son père – ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années – et que cela semblait facile et naturel. Plus fort encore, elle avait assorti son annonce d'un petit baiser sur la joue paternelle rasée de frais, un bisou lisse et sans ferveur, passe-partout, filou. Tromper était-il donc si simple ? Et Maman s'était-elle étonnée elle aussi de sa capacité à mentir aux membres de sa propre famille et à les manipuler ? A moins que ses parents se jouent la comédie par simple lâcheté ou par inconscience ; ou pire encore, s'accommodent de la situation par facilité.

La gorge serrée, au bord des larmes, Sandrine s'empara de son vélo qui traînait sous l'appentis, l'enfourcha et fila au jugé sur la route de Saint-Rémy. Bien que parfaitement libre et, somme toute, pas si longue, la départementale était une suite de faux plats et de petites pentes qui cassaient le rythme de la course et son père la rattrapa bientôt dans sa berline, la doublant en lui adressant un petit signe. Un moment, Sandrine craignit d'arriver trop tard et de croiser sa mère sur le chemin du retour. La peur se mêlait à l'espoir. Elle n'avait pas vérifié l'heure mais peut-être que si la Mini était revenue prématurément, cela aurait été de bon augure, le signe de sa méprise, une course impromptue avant le rendez-vous à Gif...

Elle parvint au centre-ville de Saint-Rémy sans avoir croisé la voiture. Les rues étaient vides, balayées par un vent chaud qui sentait les vacances. Morne et découragée, Sandrine parcourut les rues écrasées de chaleur et remonta sans illusion vers les bois et la Butte Monseigneur. Elle observa un instant la gare RER assoupie où l'air brûlant faisait frémir le treillis des voies, se demandant si sa mère n'avait pas pris une rame, sans vraiment croire à cette hypothèse, puis fit demi-tour avant de se figer comme une statue de sel. Incapable d'y croire

vraiment, elle regarda sans réagir ces deux silhouettes brièvement enlacées près d'une grille en métal laqué érigée sur le faite d'un muret en meulière. La femme blonde à l'allure familière dont la robe blanche accrochait le regard en voletant, toute scintillante dans la lumière, s'engouffra dans une Mini vert bouteille à toit clair. L'homme inconnu lui adressa un petit signe de la main, comme une caresse à distance ou un signe de possession et d'amour.

L'univers, cette fois, bascula dans le chaos.

3

Sur le pas de la chambre, Sandrine hésita, tremblante, le cœur affolé. Elle savait que c'était absurde, qu'elle n'irait pas loin, que tout cela n'avait aucun sens. Qu'espérait-elle donc ? Partir et tout oublier ? Qu'en constatant sa fugue, sa mère s'effondrerait dans les bras de son père en lui avouant la vérité ? Qu'il pardonnerait comme il avait pardonné à elle-même ses bêtises de petite fille ? Que tout recommencerait comme avant ?... Et qui cherchait-elle donc à punir ? Sa mère vénérée, référence intouchable, traîtresse insoupçonnable ? Ce père trop investi dans son travail, aveuglé par la confiance ? Cette sœur frivole qui n'avait pas su percevoir son désarroi ? Pourtant, elle avait essayé...

Un soir, Sandrine avait profité du départ de Quentin pour rejoindre sa sœur dans sa chambre. Elle l'avait interrogée si directement que Cécile ne s'en était pas étonnée. Elle avait dû penser que c'était une question de pure forme inspirée par l'annonce d'un divorce chez une copine ou bien germée de frais dans cette tête trop sérieuse, trop craintive.

– Tu crois que Maman pourrait prendre un amant ?

– Pour quoi faire ? avait répondu Cécile sans lever la tête du "Guide du Routard".

– J'sais pas, pour s'amuser...

Cécile avait fini par s'arracher au descriptif des "Café-Couette" de Montréal pour répondre en affichant un sérieux de façade :

– Elle pourrait, c'est de son âge, non ?

– De son âge ? s'était exclamée Sandrine, incroyablement.

– Ouais, et sûrement que Papa a aussi une maîtresse, même plusieurs, une dans chaque port comme on dit !

– Et ça ne te fait rien ?

– De quoi ? De savoir que Papa et Maman ont une vie sexuelle en dehors du mariage ? Non, d'abord, je ne peux rien y changer...

Sandrine avait juste esquissé un sourire fané en se relevant du lit où elle avait posé un bout de fesse.

– Et Quentin ?

– Quentin quoi ?

– Rien.

Sandrine était sortie avec l'impression que sa vie se déchirait comme une feuille de papier, que tout ce à quoi elle avait cru et accroché son existence s'effondrait sous ses pieds et que deux parties d'elle-même partaient à la dérive et se dévisageaient mutuellement à l'approche du naufrage. Pouvait-on mentir et se mentir à soi-même, juste par convenance ? Bien sûr, Cécile n'était pas sérieuse, mais plaisantait-elle vraiment ?

Sandrine était restée un long moment prostrée, le front collé contre la fenêtre de sa chambre, regardant les jeux d'ombre et de lumière du crépuscule. La chaleur du jour rayonnait encore à travers le double vitrage mais elle était gelée. Les questions se bousculaient, la déboussaient. Maman faisait-elle semblant pour tout ? Les aimer, les encourager, les consoler ? Par devoir, par bienséance ou par habitude... Qui pourrait lui

donner la réponse ? Elle avait essayé de pleurer sans que cela ne la soulage. Elle ne voyait aucune solution à son problème. En parler franchement avec Maman ? Profiter une fois encore de cette complicité de femmes qui les unissait ? Et si elle niait, la traitait de folle ou pire encore, tentait de la persuader qu'elle fabulait, s'enfonçait dans son mensonge, la trahissait une seconde fois ? Tout serait pire ; une récurrence de crime.

Mais une nuit, elle s'était réveillée en sursaut, étouffée par une idée monstrueuse. Depuis combien de temps durait ce manège ? Cet homme était-il le premier ? Et si ce n'était pas le cas, celui qu'elle appelait Papa était-il vraiment son père biologique ? Sa mère et elle-même partageaient tant de choses, mais lui, quels gènes lui avait-il donc légués ? Comment savoir, comment faire la lumière sur la question sans allumer le feu ? Les clichés d'elle enfant avec son soi-disant géniteur avaient rejoint la photo désormais déchirée de la mère et de sa fille.

De longues heures durant, assise sur son lit, Sandrine avait observé ces plaquettes de cachets périmés dénichées au fond de l'armoire à pharmacie. "Ne pas dépasser la dose prescrite" ; et si elle ratait son coup ? Il lui faudrait faire face au désastre que ne manquerait pas de provoquer son geste, les questions, la vérité dramatisée par le contexte et ce père détruit dont elle ignorait les réactions. Elle avait aussi renoncé lorsque, brisée par l'incertitude et le désespoir, elle avait pressé contre son sein gauche la pointe acérée du coupe-papier en forme de dague qui traînait sur sa table de travail. C'était un cadeau de ses parents, un ensemble de bureau avec sous-main, plumier et poubelle assortis. Cela eut été si simple : viser entre les cotes, là où elle sentait la vie battre en elle, maintenir la lame bien droite et se précipiter contre un mur. Si simple et si dérisoire ! Elle ne serait juste plus là pour voir voler en éclats vingt ans de mariage et de vie heureuse et naïve. Solution si simple et si lâche...

Puis, inopinément, en écoutant les Corrs, son groupe fétiche aux balades si mélancoliques et si belles, Sandrine avait pris sa

décision. Comme une évidence. La chanson "*Runaway*" lui avait donné le courage. "Fugitive", pour échapper à son destin. Elle avait préparé son petit sac à dos, celui qu'elle prenait toujours quand elle allait chez une copine à deux stations de RER. Cette fois, elle irait un peu plus loin.

Plus tard, elle avait tenu à paraître au souper pour annoncer qu'elle irait passer la journée puis la nuit suivante chez Célia. Ce n'était pas la première fois et personne ne s'était formalisé de ce départ. Elle n'exigeait pas, demandait peu, ne dépassait jamais les limites du raisonnable. Ses parents ne lui avaient pas posé de questions. Cécile et Quentin partaient dans un peu plus d'une semaine. Le reste de la famille mettrait le cap vers le Sud le jour suivant. Elle seule savait que c'était alors son ultime repas en famille, du moins dans cette famille comme elle l'avait toujours connue. Ou cru la connaître. Elle ne pouvait plus supporter ce bonheur factice fait de faux-semblants. Lorsqu'elle rentrerait, une page serait tournée.

Dans ses mains, le facsimilé de passeport frissonnait, matérialisant cette peur tenace qui lui fouaillait les entrailles et remontait à fleur de peau. Mais plus fort que la peur, le désespoir lui donnait la force de réaliser ce projet absurde ; le dégoût la forçait à fuir, le plus loin possible. La destination, elle ne l'avait pas choisie, mais elle en valait une autre. Peu importait pourvu qu'il y ait un départ. Et à présent, à minuit passé, elle se tenait là, à la frontière d'un chambranle qui séparait bien plus que deux pièces d'une même demeure.

Dans l'ombre, elle s'approcha du sac de voyage dont le cuir avachi craqua dans le silence. Elle tira précautionneusement la fermeture Eclair. Quentin grogna dans son sommeil ; Cécile s'agita un peu puis s'immobilisa, le souffle régulier. Sandrine récupéra prestement le passeport neuf et lui substitua l'imitation. Elle retira les dollars canadiens et laissa l'enveloppe vide de son pactole. Elle compta rapidement les coupures, estimant qu'il y avait là au moins cinq cents dollars.

Tout près d'elle, Cécile dormait profondément et sa respiration se mêlait aux soupirs épuisés de Quentin qui reposait à ses côtés.

Dans sa chambre, sous la lumière jaunâtre diffusant du dehors au travers des croisées, Sandrine consulta brièvement le bon d'échange émis par Nouvelles Frontières au nom de Cécile Berthaud et Quentin Plusquellec : vol pour Montréal-Mirabel assuré par Royal Airlines le 15 août. Et puis toute une série de réservations confirmées par des auberges de jeunesse et des *bed and breakfast* à Montréal, Québec et d'autres villes dont elle ne connaissait pas le nom. Quelle importance après tout puisque le départ avait lieu dans une semaine ? Tout serait rentré dans l'ordre d'ici-là. Dans le clair-obscur de la chambre, Sandrine tourna et retourna le passeport de sa sœur qu'elle avait remplacé par un document factice qu'on lui avait offert lors d'une soirée. "Passeport de la meilleure copine" s'inscrivait en lettres dorées sur la couverture marron. De taille équivalente à celle du document authentique, c'était un excellent substitut, pourvu qu'on n'y regardât pas de trop près. Et quand bien même... Les questions jailliraient. Cécile aurait peur, elle se souviendrait. Meilleure copine, mauvaise sœur, vilaine fille. Les choses iraient leur cours, Maman comprendrait, redresserait la barre...

Sandrine descendit l'escalier en catimini. Le sac à main de Cécile traînait comme d'habitude à même le sol, à moitié ouvert. Sandrine n'eut même pas à retirer le portefeuille pour en extraire la carte bleue internationale, accessible dans la béance boursouflée de papiers inutiles. Elle hésita. Le code, elle le connaissait. Cécile se cachait mal en le composant quand elles faisaient des courses ensemble. Et puis, de toute façon, elle lui avait peut-être confié : 9183. L'Essonne et le Var, facile à retenir. Le petit rectangle de plastique glissa dans sa main, son hologramme émettant de brefs reflets irisés dans la lueur froide qui sourdait de la cuisine.

Une nouvelle fois, Sandrine resta plantée, indécise, sur le